



HOME

Robert Muchamore

Traduit de l'Anglais au Français - Version 1

Par CampusCherub.Com - Voir crédits détaillés



campuscherub
.com

Ce texte est protégé par le droit d'auteur, il appartient donc à Robert Muchamore. *Home* a été publié sur cherubcampus.com. Nous avons obtenu l'autorisation exceptionnelle de traduire *Home* et de le publier sur CampusCherub.com. Il est formellement interdit de copier ou de commercialiser le texte.

1. Cartographie

Sur une carte, l'Afrique Centrale ressemble à n'importe quel autre endroit sur Terre. Les pays, les rivières, les villes, les chemins de fer, les routes. Mais ces pays ont du mal à exister. Les gouvernements sont impuissants. Les cultures poussent sur les routes. Les villes sont pareilles à des égouts et les rails des chemins de fer sont volés puis fondus afin d'être revendus.

Seules deux choses importent vraiment: les armes et la nourriture. En effet, dans ces pays, s'il y a beaucoup d'armes à feu, il n'y a que très peu de nourriture. Si vous n'avez pas les deux, vous ne survivrez pas longtemps.

2. Corruption

Il faisait très chaud entre l'avion et le terminal. À cinquante kilomètres de l'équateur, nos poumons ont besoin de plusieurs respirations pour s'habituer à la chaleur de l'air. Mon petit frère, Adam, pensait avoir oublié sa gameboy dans l'avion. La moitié de ses affaires étaient tombées par terre quand il avait ouvert son sac pour vérifier qu'elle était bien là. Tous les autres passagers durent l'enjamber car il s'était accroupi pour tout ramasser. Papa était loin devant; on avait toujours l'impression qu'il pouvait parcourir des kilomètres sans s'apercevoir de notre absence.

- C'est là, dit Adam en se relevant.

Il avait déjà vérifié mille fois. Perdre sa GameBoy l'inquiétait plus que les piqûres qu'on lui avait faites avant de partir. En vérité, c'était moi qui avait peur des vaccins, même si j'avais quinze ans alors qu'Adam, lui, n'en avait que huit.

L'aéroport était dans un bon état, malgré le fait qu'il sentait la nourriture en décomposition et l'urine. La moquette était sale et rapiécée, il y avait quelques chaises cassées et les téléviseurs indiquant les horaires de vols étaient détruits ou avaient été volés. Tous les magasins étaient barricadés, mais une femme voilée vendait des boissons gazeuses rangées dans des caisses en plastique.

Nous avons rattrapé Papa. Il était souriant, serrant la main d'un guide de l'aéroport.

- M. Leconte nous nous rencontrons à nouveau, dit Papa. Voici mes fils : Jake et Adam.

- Ah, répondit M. Leconte, vous avez deux beaux garçons.

M. Leconte nous serra la main. Son ventre dépassait au dessus de sa ceinture et sa chemise de couleur pêche était recouverte de tâches sombres de sueur. J'avais appris la langue de mes parents, mais le dialecte employé dans la ville était légèrement différent. M. Leconte débitait des mots plus vite que mon cerveau ne pouvait le comprendre.

- Tu es presque aussi grand que ton père, dit M. Leconte en me regardant.

C'était vrai si "presque aussi grand" voulait dire plus petit de trente centimètres. Mon père était baraqué. Quand j'étais petit, Papa m'avait dit qu'il aurait pu être champion de boxe poids lourd, s'il l'avait voulu. Je l'ai cru jusqu'à ce que maman l'apprenne: elle a avait failli tomber de sa chaise en riant à l'idée.

- Les garçons, la chance est de notre côté aujourd'hui, dit Papa. M. Leconte est l'homme que j'espère toujours rencontrer quand je descends d'un avion.

Papa nous avait averti que sortir de l'aéroport avec ses bagages et garder sa dignité intacte était délicat. Il y avait des soldats, des policiers et des douaniers, ainsi que des personnes travaillant pour la compagnie aérienne et des bagagistes. La plupart d'entre eux essayait de voler vos affaires ou d'obtenir un pot de vin. Si vous ne payiez pas, vous finissiez par déboursier une fortune ou si vous n'aviez pas assez d'argent, vous étiez placés dans une queue de cinq heures en attendant d'être fouillé à nu.

Un guide de l'aéroport sait qui payer et combien. Avec un peu de chance, vous passiez les douanes et étiez dehors en quelques minutes.

Personne ne se donnait la peine de cacher cette pratique. La première action de M. Leconte avait été de mettre cinq dollars dans la main d'un salarié de la compagnie aérienne. Ceci nous permit d'avoir accès à un petit escalier qui menait sur le tarmac où notre avion était en train d'être vidé de nos sacs. Les moteurs du jet tournaient doucement, rejetant une odeur écoeurante de carburant dans l'air bouillant.

Une fois nos sacs réapparus, Papa, M. Leconte et moi en prîrent deux chacun. M. Leconte donna quelques billets de banque aux bagagistes. Nous avons alors traversé le tarmac, en passant sous la queue de trois jets avant de rejoindre un autre escalier. Pendant que nous les transportions, j'avais l'impression que mes bras allaient se détacher.

Deux soldats du gouvernement se tenaient au sommet de l'escalier. Il y en avait partout dans la ville, ils avaient les mêmes uniformes verts, avec des bottes en caoutchouc

bon marché et des lunettes de soleil. Ces deux-là avaient des fusils d'assaut M16 en bandoulière autour de leurs torsos. L'un d'eux mit nos sacs sur un chariot. L'autre reçut 50 dollars de M.Leconte.

Cette partie de l'aéroport était déserte. Elle avait spécialement été construite pour le président et les VIP. Il y avait la climatisation, de belles lampes halogènes et une télévision sur laquelle était diffusé un épisode de la série Friends. Adam sauta sur le chariot à bagages. Papa le poussa vers la porte de la douane.

M. Leconte agitait de l'argent à un homme debout devant une machine à rayons X.

A en juger par les galons et les rayures sur son uniforme, c'était quelqu'un d'important. Je ne pouvais pas entendre ce qu'ils disaient, mais ça commençait à s'échauffer.

- Quel est le problème? demanda Papa.

- Je le paye toujours cent dollars, dit M.Leconte. Aujourd'hui, il veut cent dollars pour chacun d'entre vous.

- Vous pouvez en avoir vingt-cinq, dit Papa avec colère, mais c'est clairement de l'arnaque!

Le douanier regarda Papa comme si il était quelque chose qui le grattait dans sa chaussure.

- Il y a une file d'attente de quatre heures pour sortir par la porte principale, dit le douanier avec désinvolture. Payez-moi trois cent ou retournez faire la queue.

- Je connais le Ministre de l'Intérieur, dit Papa, Je pourrais vous rendre la vie très difficile.

Le douanier fit un grand sourire à Papa et dit :

- Je connais également très bien le Ministre de L'Intérieur. Je suis encore plus proche de mon beau-frère, le Président de ce pays.

Papa ne pouvait pas l'emporter. Il avait l'air furieux.

- Que diriez vous de deux cents, monsieur ? suggéra M.Leconte, essayant de calmer les choses.

Le douanier regarda fixement Papa.

- Non, cet homme a osé me menacer. Maintenant, il doit payer quatre cents dollars, ou nous allons commencer à inspecter ses bagages avec beaucoup d'attention.

- Deux cent cinquante, dit Papa.

Le douanier claqua des doigts. Un soldat assis derrière la machine à rayons X se leva et pointa son arme sur Papa. Adam regarda le fusil et commença à avoir peur.

- Ok ok ,dit Papa, quatre cents dollars. Il fouilla dans sa poche et remit l'argent.

J'ordonnai à Adam de se calmer et poussai le chariot vers la porte.

- Je pense que le douanier n'est pas dans son état normal, dit M. Leconte.

Normalement, il est très fiable. Vous êtes un bon client M. Pascal. Oubliez donc mes frais cette fois et acceptez mes excuses pour ce désagrément.

- Ce n'est pas votre faute, dit Papa en souriant.

Papa tapota l'épaule de M. Leconte et mis une liasse de billets de banque dans sa poche. Puis il regarda sa Rolex.

- Vingt et une minutes pour sortir de l'aéroport, Papa sourit. Pas une mauvaise façon de dépenser six cent dollars.

Six-cents dollars en monnaie locale valaient environ £ 40.

Nous avons empilés nos bagages dans un taxi cabossé Toyota pour parcourir la courte distance qui nous séparait de l'aérogare de fret. Papa me laissa m'asseoir à l'avant du taxi, à côté du chauffeur. Il mit son bras autour d'Adam.

- Pourquoi es tu triste, petit soldat ? demanda Papa.

- Je pensais que cet homme allait te tuer, pleurnicha Adam.

- Les balles rebondissent quand elles me touchent, dit Papa. Je suis fait d'acier !

Papa se cogna la poitrine. Adam laissa paraître un petit sourire sur son visage.

- Nous aurions du aller à Disneyland, là- bas au moins, ils ne te menacent pas, dit Adam.

Papa éclata de rire : "Quarante minutes de folie à faire la queue pour un tour qui fait trente secondes. Cet endroit me rend totalement dingue."

Papa prit Adam dans ses bras et l'embrassa sur la joue.

- Vous ne voulez pas voir votre grand-mère? Jouer avec tous vos cousins?

Adam sourit à papa, mais aucun de nous ne voulait être ici. Maman avait même dit qu'elle ne retournerait jamais en Afrique.

La dernière fois qu'elle était venue en Afrique, sa bague de mariage avait été volée dans sa chambre d'hôtel et un gars l'avait attaquée dans la rue. Je ne me souvenais plus de ce voyage, je n'étais qu'un bébé. Adam n'était même pas encore né.



Papa était dans l'import-export. Sa compagnie achetait des places sur des cargos et envoyait de la camelote en Afrique. Papa appelait cela l'or du pauvre : pneus usés, vêtements, vieux réfrigérateurs et micro-ondes, boîtes de nourriture dont la date est expirée

Vous pourriez balancer votre sèche-cheveux, votre mixer ou n'importe quoi. C'est toujours beaucoup trop pour s'embêter à les réparer. Mais en Afrique, il y a des hommes qui démontent tous ces trucs et qui arrivent à les refaire fonctionner. Remplissez un conteneur avec le bon type de babioles, envoyez le en Afrique et vous pouvez vous faire de l'argent facile.

Papa s'était enrichi grâce à ces babioles. Chaque année il s'achetait une nouvelle Mercedes. Maman conduisait une Range Rover. Adam et moi allions dans une école privée et partions toujours à l'étranger pour les vacances.

L'entreprise avait déniché un entrepôt semi-abandonné derrière la gare Kings Cross, à Londres. Quand j'étais petit, j'aimais courir à l'intérieur. Le toit fuyait et je devais porter des bottes en caoutchouc parce que le sol était couvert de boue. Des gens y venaient tout au long de la journée: des éboueurs possédant des collections de petits appareils électriques qu'ils trouvaient sur leur route ou encore d'immenses camions remplis de boîtes de conserve.

La femme qui conduisait le chariot élévateur avait l'habitude de me laisser m'asseoir sur ses genoux pendant qu'elle vidait les palettes du camion. À un moment, ma plus grande ambition était d'être autorisé à toucher tous les leviers et de conduire le chariot

élévateur moi-même. Bien sûr, au moment où je suis devenu assez vieux pour le conduire dans une salle, froide et boueuse ce n'était plus une idée aussi amusante. A quinze ans, j'avais eu ce grand fantasme sur la façon dont ma vie se déroulerait. J'aurais passé tous mes examens, je serais allé à l'université où j'aurais travaillé l'économie, j'aurais été embauché dans une banque où les affaires marcheraient très bien. J'aurais porté un costume fait main à 1.500£, j'aurais ensuite eu ma propre boîte à Arsenal et me serais marié à une magnifique femme qui aurait été DJ résident dans une discothèque. J'aurai donné à Adam ma part de l'entreprise de mon père lorsque celui ci se retirerait car je n'aurai plus besoin d'argent.



Les queues des avions-cargos étaient entreposées sur le côté opposé de l'aérogare. Le chauffeur de taxi empila nos bagages sur le trottoir. L'aérogare était un bâtiment de plein-pied, long d'environ une centaine de mètres, dont l'une des extrémités avait brûlé lors d'un incendie. Quelques familles avaient vécu dans cette épave, dans des maisons faites de débris carbonisés. Deux enfants assis contre le mur du terminal, mendiaient.

- Pourquoi ne peuvent-ils pas vivre dans des maisons? demanda Adam

- Ce sont probablement des agriculteurs, expliqua papa, il y a une guerre entre le gouvernement et les rebelles de l'Est. Les soldats détruisent les fermes et volent toute la nourriture. Les agriculteurs qui ont survécu partent vers la ville, mais il n'y a pas de travail ici et il n'ont nulle part où aller.

Papa chercha dans son pantalon et sorti une coupure de cinq dollars de son rouleau de billets, et la tendit à Adam.

- Va voir si cela peut leur remonter le moral.

Les mendiants avaient l'âge d'Adam, mais il pesait sûrement plus qu'eux deux réunis. Adam avait peur d'aller près d'eux pour je ne sais quel raison, il tira ma main :

- Viens avec nous Jake, lâcha-t-il.

Les mendiants avaient l'air inquiet quand nous nous sommes approchés. Des tas de gens doivent sûrement leur faire passer des moments difficiles. Adam leur tendit le billet,

et les visages osseux des deux petits s'éclairèrent comme si c'était Noël, Pâques et mardi gras réunis. Un des deux enfant l'arracha des doigts d'Adam et s'enfuit. L'autre gratta le sol autour de lui, ramassant à peu près cinquante cents en pièces que les gens avaient abandonné.

Quand les garçons se retrouvèrent à une dizaine de mètres, ils s'arrêtèrent et se retournèrent pour nous faire signe.

- Merci M'sieur, dit l'un deux

Puis ils disparurent dans l'une des petites cabanes

- Combien c'est cinq dollars en monnaie anglaise? demanda Adam à papa

- A peu près quarante pence, c'est suffisant pour acheter un demi-sac de riz. Ils vont bien manger au cours des prochains jours.

- Alors quoi ? demanda Adam

Papa ne répondit pas.

Des gens se précipitèrent vers Papa à la seconde où il pénétra dans l'aérofret. Deux types saisirent nos bagages.

Une demi douzaine d'hommes en sueur me serraient la main et me tapotaient l'épaule. Adam eut droit à pire. Un type le prit dans ces bras et l'emmena voir quelques femmes du bureau qui l'embrassèrent vigoureusement. L'expression sur le visage d'Adam restera inestimable. En Angleterre, papa était un riche homme d'affaires et les gens avaient du respect pour lui, mais ici c'était comme s'il était une pop star.

Une fois l'agitation calmée, nous nous rendîmes dans le bureau de papa. Deux types étaient assis d'un côté. Ils portaient de grosses bottes qui étaient posées sur une table basse en verre. Tout les deux avaient un verre de scotch à la main. Papa nous les présenta.

- Mes gardes du corps, Tim et Banky, expliqua papa. Ils vont nous garder en sécurité pendant que nous resterons au "Grandma's".

Les deux gars m'écrasèrent la main en la serrant. Ils ressemblaient à deux cinglés. Ils portaient tous les deux des treillis noir, et avaient des mitrailleuses, des couteaux de chasse, des pistolets, une ceinture de munitions et de grenades accrochées partout où on pourrait l'imaginer, et même certaines là où on n'y penserait même pas.

Adam était en extase. Il était coincé entre Tim et Banly sur le canapé. Il était tellement passionné qu'il désigna chacune des armes, en demandant leurs noms et leurs caractéristiques.

Papa avait un téléphone satellite sur son bureau. Il faisait environ trois fois la taille d'un portable normal, mais pouvait fonctionner n'importe où dans le monde. On pouvait trouver des téléphones normaux dans la ville ... Mais ils étaient si peu fiables que si vous étiez assez riche pour utiliser un téléphone satellite, vous ne vous gêniez pas. Papa me jeta le combiné.

- Appelle ta mère, c'est 5 livres la minute, donc dépêche toi.

Le numéro était déjà enregistré. Maman décrocha après quelques sonneries.

- Allô M'man, c'est moi. On est arrivé.

- Au Grandmàs?

- Non, on est encore en ville, le vol de Paris a été retardé de cinq heures.

- Comment va Adam?

- Il a dormi la plupart du temps. Il est accroché à ma ceinture, il a envie de te parler.

Je vais te le passer.

- Ok Jake, rendez-vous dans trois semaines. Fais attention à toi.

- Pas de soucis maman, je t'aime ... Je te passe Adam.